

Montréal (Canada)

Festival International de Jazz de Montréal, 30 juin-12 juillet

Le charme du festival de jazz de Montréal, et c'est aussi la source de sa puissance artistique et centralisatrice, réside dans ce sentiment très fort que l'on assiste à la prise de contrôle de tout un quartier du centre-ville par le festival. C'est une situation qui devrait être le rêve et le modèle de tous les festivals du monde : le festival de Montréal fait fermer tout le quartier de la Place des Arts et met n place un peu partout des scènes gratuites en extérieur et des salles d'accès facile à pied (facile quand on arrive à se frayer un chemin dans la masse humaine parfois impénétrable).

Pendant près de deux semaines, chaque année, au début de l'été, le jazz est là et participe de l'esprit de Montréal. Cet été, pour le trentième anniversaire du festival, ce sentiment palpable de centralité s'est encore accentué, car le festival a inauguré un nouveau bâtiment qui lui sert de quartier général ainsi qu'une nouvelle scène extérieure juste en face. Pour les journalistes, par exemple, la vue depuis la salle de presse donne sur le grand espace de la Place des Arts et sur ce centre-ville envahi par le jazz tandis qu'en bas, le nouveau club tant attendu (qui remplace désormais le bien-aimé mais défunt Spectrum) dégage une énergie vrombissante. Non seulement cette vue est magnifique mais elle est rendue encore plus belle par la vibration spécifique du festival.

Avec le développement des scènes et une durée plus importante (12 jours au lieu de 10), le programme de cette année a été plus fourni que jamais, posant même la question de savoir si le festival de Montréal, que certains considéraient comme le plus beau festival généraliste au monde, n'est pas en train de devenir trop grand. Il y avait beaucoup de super affiches cette année, notamment Stevie Wonder, Tony Bennett, Dave Brubeck (qui fêtait les 50 ans de son classique Time Out) et, sans doute au-dessus du lot, le sublime guitar-hero jazz-rock Jeff Beck, responsable d'un des plus beaux concerts du festival. Une semaine après son 65^e anniversaire, il s'est montré plus inspiré que jamais, montrant une grande fluidité expressive, un élan brûlant et une forme de grâce punk post-adolescente qui donnait à la muse du jazz une place aussi subtile et personnelle qu'engageante.

On note cependant que l'avant-garde n'a pas bénéficié de beaucoup de place ni d'affection, alors qu'on lui réservait au moins une petite place les années passées (l'an passé, le concert du Corkestra avait été l'un des grands moments). Avec le développement gigantesque du festival comme marque de prestige, le festival a besoin de prendre

en compte la diversité inhérente au jazz, celle des points de vue, des genres et des esthétiques, non seulement dans ses grosses affiches rémunératrices destinées à épater le chaland mais aussi dans des niches plus expérimentales et spécialisées.

Miles Davis a fait quelques apparitions notables ici et son nom est désormais celui d'une récompense dont Ornette Coleman avait été le récipiendaire en 2009. L'esprit de Miles, prolongé par ses sidemen une génération après, n'a jamais été loin des préoccupations du festival et ce thème a été particulièrement mis en valeur cette année.

Les hommages à Miles, officiels ou non, ont été présents tout au long du festival. Parmi les hommages officiels, le 50^e anniversaire de *Kind of Blue* a été célébré d'une manière assez inconstante et sans intention très claire par le Jimmy Cobb's So What Band. Wallace Roney a tiré la couverture à lui en endossant le rôle du trompettiste de référence, avec son mystère et son autorité, rôle qu'il avait déjà merveilleusement rempli lors d'une évocation d'un répertoire plus ancien encore à Montreux, peu de temps avant la mort de Miles et puis à nouveau dans le groupe VSOP. Au final, même si les musiciens étaient excellents, le manque de nouveaux arrangements, de nouvelles idées ou d'une vraie raison d'être ont laissé une impression de fadeur.

Les « Sketches of Miles Davis » de Kenny Garrett (as) se sont montrés encore plus rudimentaires. Garrett, qui est un musicien audacieux et un membre du dernier groupe de Miles, se montre souvent très frustrant tant il est irrégulier en tant que leader. Il s'est laissé aller à des riffs funky dénués de vie : l'univers énigmatique de Miles était cruellement absent.

La soirée suivante nous a proposés des ingrédients plus exotiques avec un projet indo-jazz ambitieux, Miles From India. Ce groupe, qui a sorti un album l'an passé, et s'est produit lors de concerts choisis prend sa source dans les expérimentations de Miles des années soixante-dix, mêlant fascination funky et frénétique à des éléments musicaux indiens. Ce groupe imposant, extensible et expansif, est composé de musiciens de jazz et d'un certain nombre de musiciens indiens (dont le fantastique U. Srinivas à la mandoline électrique), qui sont restés assis sur la scène, dans la tradition indienne.

On comptait des anciens de chez Miles, dont le joueur de tabla Badal Roy, Daryl Jones (b), John Beasley (clav) et Robert Irving III (clav), tandis que l'éblouissant Nicholas Payton (tp) a apporté ses propres variations dans le rôle de l'homme à la trompette. R. Mahanthapa, le très admiré saxophoniste de la scène new-yorkaise, s'imposait logiquement dans ce cadre. Le groupe s'est attaqué à

des classiques, dont une version en 5/4 de « All Blues », un « So What » en 9/8 et, en hommage approprié à Michael Jackson, décalé deux semaines plus tôt, un « Human Nature » en final qui s'est transformé en faisant appel au riff à

la fois funky et enfantin de « Jeanne Pierre ». Miles aurait apprécié.

Joshua Redman faisait partie de la série des cartes blanches, artistes invités à se produire dans différents cadres et le plus vigoureux fut sans doute son schizophrénique « Double Trio ». Ses récentes aventures en trio sans piano ont produit des moments parmi les plus accomplis de son œuvre. C'était seulement la cinquième fois qu'il jouait dans ce contexte à deux trios, les deux groupes jouant à tour de rôle où simultanément. Redman s'est plié aux personnalités des deux sections rythmiques, très différentes mais également impressionnantes, avec Larry Grenadier (b) et Brian Blade (dm), d'un côté et Reuben Rogers (b) et Gregory Hutchinson (dm) de l'autre. C'est un joyeux et tonitruant « Barracudas » (Gil Evans) qui a conclu le set avec les deux trios simultanés, les batteurs produisant un ouragan dédoublé et tous les musiciens se donnant à fond.

Les jeunes quasi-lions que sont les pianistes Aaron Parks et Gerald Clayton ont pris leurs quartiers au nouveau club, baptisé Jazz au Club, au rez-de-chaussée du bâtiment où le festival a établi son QG. Ces deux pianistes font beaucoup pour que le vénérable format du trio acoustique soit enrichi par une nouvelle énergie et une nouvelle magie : ils rivalisent de virtuosité et bon goût pour trouver de nouvelles voix permettant d'être en phase avec la musique et la philosophie d'aujourd'hui.

Parks, notamment, a montré ce qu'il savait faire au sein des groupes de Terence Blanchard, et démontre une maîtrise



Joshua Redman double trios

©Denis Mills, by courtesy of FIM

et une musicalité fabuleuses avec un humour sans prétention. On dirait qu'il correspond exactement à ce dont le jazz a besoin aujourd'hui.

Après ce concert, à deux rues de là, on pouvait aller écouter le grand Lee Konitz au GESÛ, le centre de créativité du festival pour les concerts nocturnes (de manière paradoxale, avec un programme aussi dense, tout est terminé avant minuit, seuls quelques concerts de rock et de danse se prolongeant jusqu'au matin). Avec son humour pince-sans-rire, Lee Konitz, qui est indiscutablement l'un des plus grands saxophonistes alto vivants, est arrivé sur scène en disant « Great to be here. Great to be anywhere ». Avec le trio international Minsarah, son concert a rappelé celui de 2003 dans cette même salle, avec Charlie Haden et Brad Mehldau où ils avaient joué un « Stella by Starlight » tellement implicite que Brad Mehldau ne s'était même pas rendu compte quel morceau il jouait – une version incroyablement abstraite. Konitz est toujours intéressant, prompt à l'esquisse artistique et il l'a encore prouvé même s'il n'était pas en aussi grande forme. En rappel, il a nouveau joué son bon vieux « Stella » pour le triturer dans tous les sens.

A Montréal, chaque beau concert est susceptible de rappeler des souvenirs de festivals enfouis dans le passé. Arrivé à l'âge de 30 ans, ce grand cycle se perpétue faisant du jazz et du festival de Montréal des synonymes en pleine synergie, au moins pour ces deux belles semaines annuelles.

Josef Woodard,
traduction Jean Szlamowicz

CAVEAU de la HUCHETTE

365 jours de jazz par an!

www.caveaudelahunette.fr

5, rue de La Huchette - 75005 Paris - Tél. 01 43 26 65 05 - Fax 01 40 51 71 70